

Bonheur de la soumission

David Dorais

Number 61, Summer 2015

Islam, islamisme, islamophobie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78836ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dorais, D. (2015). Review of [Bonheur de la soumission]. *L'Inconvénient*, (61), 28–29.

BONHEUR DE LA SOUMISSION

David Dorais

L'un de mes amis a cette hypothèse selon laquelle les siècles ne se terminent effectivement qu'une dizaine ou une quinzaine d'années après leur fin officielle. Sa théorie, précise-t-il, s'applique surtout à la France, mais touche aussi le reste de l'Occident. Ainsi, d'après lui, le 19^e siècle se conclut réellement sur le naufrage du *Titanic*, qui est en même temps le naufrage du positivisme technologique et de la société bourgeoise stratifiée. D'autres exemples ? Le 18^e siècle ne s'éteint qu'avec Waterloo (1815), l'Empire ayant été un prolongement de la société de l'Ancien Régime. Le Grand Siècle et l'ère classique s'étirent jusqu'à la mort de Louis XIV (1715). La Renaissance française meurt avec Henri IV (1610). La bataille de Marignan (1515) et l'avènement de François I^{er} marquent la fin de la France médiévale sur les plans politique, militaire, diplomatique, artistique et religieux. La féodalité est définitivement brisée à Azincourt (1415). Jusqu'où pourrait-on remonter ?

À lire le récent livre de Michel Houellebecq, il semble que le romancier vive l'an 2015 comme on se tient au bord d'un précipice. Il contemple l'effondrement non seulement du 20^e siècle, mais d'une époque pluriséculaire. *Soumission* relate les dernières heures d'une civilisation, et aussi l'aube d'une nouvelle période. Le roman parvient à prendre du recul pour envisager avec un regard panoramique le moment décisif que nous sommes en train de traverser.

Avant même la parution du livre, on a fait beaucoup de cas de son argument, à savoir la prise du pouvoir en France par un parti islamiste et l'accession d'un musulman à la présidence. Témoin de l'attente anxieuse, voire de l'épouvantement, suscités par l'ouvrage, François Hollande l'a condamné sans même l'avoir lu, et *Soumission* a été le premier roman français piraté avant sa sortie en librairie. Le fait que le livre est sorti le jour même des attentats à *Charlie Hebdo* n'a rien arrangé à l'affaire et a entretenu l'idée que Houellebecq ciblait l'islam. Bien que l'auteur ait été défendu par certains écrivains et critiques (par exemple, Emmanuel Carrère et Bernard Maris), il s'est aussi fait vertement reprocher son instrumentalisation des peurs identitaires françaises, son populisme, son islamophobie, sa posture d'extrême droite et son appui aux thèses catastro-

phistes prédisant une islamisation imminente de la France. La palme de la profondeur de pensée revient à Christine Angot qui, dans un article élégamment intitulé « C'est pas le moment de chroniquer Houellebecq » (*Le Monde*, 14 janvier 2015), écrit avec émotion : « Il ne s'intéresse pas au réel, qui est caché, invisible, enfoui, mais à la réalité visible, qu'il interprète, en fonction de sa mélancolie et en faisant appel à nos pulsions morbides, et ça je n'aime pas. [...] *Soumission* est un roman, un simple roman, mais c'est un roman qui salit celui qui le lit. Ce n'est pas un tract mais un graffiti : merde à celui qui le lira. »

Il faut ne pas avoir lu l'œuvre (ou n'y avoir rien compris) pour considérer que Houellebecq brandit l'épouvantail de l'islamisation. Les détracteurs du romancier ne nous révèlent rien, sinon leurs propres hantises. Au contraire de ce que l'on veut lui faire dire, le roman offre une image pondérée et positive de la religion de Mahomet. La trame politique en est limpide : un parti musulman modéré, mené par un chef brillant qui s'est toujours tenu à distance des extrémismes, réussit, en se soumettant scrupuleusement aux règles du jeu démocratique, à sauver la France et à lui donner un souffle qu'elle n'a pas connu depuis cinquante ans. Mohamed Ben Abbas est même en bonne voie de recréer l'empire d'Auguste en incluant les pays du Maghreb dans l'Union européenne. Si le salut exige des accommodements sociaux qui heurtent nos valeurs actuelles (privatisation des universités, confessionnalisation de l'enseignement, promulgation de la polygamie), ils sont tout à fait plausibles dans la trame du roman et n'entraînent aucun bouleversement majeur dans le monde fictif qui nous est présenté. On est loin des hordes de barbares sanguinaires et obscurantistes déferlant sur nos terres pour fonder un nouveau califat ! Comment Houellebecq pourrait-il être accusé d'exciter les haines xénophobes ? À tout prendre, il propose plutôt la conversion de la France à l'islam comme une voie de rédemption qui constitue beaucoup plus qu'un pis-aller. Mais l'auteur est-il sérieux ? Difficile à croire de la part de celui qui déclarait au magazine *Lire* en 2001 : « La religion la plus con c'est quand même l'islam. » Alors, il est ironique ? Mais on trouve dans *Soumission* peu de traces de

décalages et d'antiphrases. C'est l'une des forces de ce roman, d'arriver à se maintenir entre deux eaux, c'est-à-dire à garder une neutralité de ton qui le rend amoral et qui empêche le lecteur de trancher en ce qui concerne le « message » que transmettrait l'œuvre.

L'attachement de Christine Angot au don de pénétration de l'écrivain aurait dû l'amener à prendre conscience que Houellebecq ne parle justement *pas* de ce qui est le plus évident, la religion. L'islam, au lieu d'être au cœur de son roman, n'en représente qu'un épiphénomène. Le véritable sujet de l'auteur est ce que l'on pourrait appeler le « déclin de l'Occident ». La correspondance avec l'ouvrage controversé de Spengler de 1918 n'est pas fortuite : on retrouve chez Houellebecq la même conception fataliste et tragique de l'Histoire selon laquelle les grandes civilisations naissent, grandissent, dépérissent, meurent et se succèdent à l'instar des organismes vivants, sans aucune direction ni finalité. Mais, à la différence de l'auteur allemand, la posture de Houellebecq est celle du romancier, donc de la fiction. Son rôle ne consiste pas à édifier un discours de vérité, mais à proposer un exercice de pensée. Le point de départ de *Soumission* pourrait se formuler ainsi : « Et si l'Occident moderne (en gros celui qui s'est développé de la fin du Moyen Âge jusqu'à maintenant) connaissait ses derniers moments ? » Une fois posée l'hypothèse, il s'agit d'en déduire et d'en observer les implications. L'approche, anthropologique et sociologique, demeure la même que dans *Les particules élémentaires*, mais l'humour acide, frondeur et détaché (le « rire satanique » de Baudelaire) a été remplacé par une inquiétude sourde, un sentiment de fragilité et de vulnérabilité, d'appréhension devant l'avenir, presque un sentiment de fin du monde. Le cynisme vécu dans le sexe et l'alcool n'est plus aussi drôle, il apparaît à présent comme le signe angoissant d'une pulsion suicidaire qui traverse l'ensemble de notre culture et n'offre aucun espoir de survie.

Pour souligner le fait que la faillite de notre civilisation est le point nodal de son livre, Houellebecq fait du personnage principal, François, un spécialiste de Huysmans. Celui-ci sert d'emblème au roman, lui qui fait dire à des Hermies, l'ami de Durtal dans *Là-bas* : « Les queues de siècle se ressemblent. Toutes vacillent et sont troubles. Alors que le matérialisme sévit, la magie se lève. » Cette citation pourrait figurer en exergue de *Soumission*. Huysmans est aussi celui qui, ayant poussé jusqu'au bout, dans *À rebours*, le décadentisme, c'est-à-dire la complaisance dans les plaisirs sensoriels et dans l'immoralisme, se convertit ensuite au catholicisme et devient oblat, une trajectoire écartelée qui confirme l'analyse de des Hermies et que vit lui-même le personnage chez Houellebecq.

C'est sciemment que l'auteur omet de donner un nom de famille à son héros : François est un individu particulier, avec sa propre expérience du monde, mais son semi-anonymat en fait aussi un type générique, un symbole de tout Français actuel, voire de tout Européen. Il porte sur ses épaules le poids de l'Occident finissant. Son parcours le place, pour une bonne partie du roman, sur des voies excentrées : il publie dans des revues au lectorat modeste, se fait renvoyer de l'université et

quitte la ville après l'élection de Ben Abbes, n'a guère d'amis et se fait systématiquement plaquer par ses petites amies. Il existe seulement dans la périphérie. Mais peu à peu le tracé de sa route s'incurve pour se diriger vers le centre : il se voit confier l'édition des œuvres de Huysmans dans la Pléiade, réembauché à l'université avec une augmentation substantielle, on le courtise par des personnalités bien en vue et on lui promet qu'il obtiendra au moins deux épouses. Tous ces bénéfices parce qu'il s'est résigné et a fini par accepter le fait que l'époque à venir sera religieuse.

La surface de l'histoire dans *Soumission* est faite de conflits entre laïcs républicains et intégristes, et entre « identitaires » patriotiques et prosélytes musulmans. Les détracteurs de Houellebecq se sont arrêtés à cette couche superficielle et n'ont pas vu que la véritable alternative qui structure le roman en profondeur est celle qui oppose sentiment d'appartenance et sentiment d'errance, d'exil, de dissolution. *Grosso modo*, l'histoire de l'Europe a consisté en la geste du christianisme, qui a forgé ses grandes époques : la religion du Christ est née et a pris son envol sous l'Empire romain, elle s'est épanouie au Moyen-Âge, elle a connu une mutation et amorcé son déclin quand la morale évangélique a revêtu les atours des Droits de l'homme, et elle s'épuise maintenant dans le matérialisme, l'individualisme et la déliquescence amoureuse. Soit l'Europe périclète à court terme, soit elle se donne une armature neuve. Et quoi d'autre que la religion, qui lui a déjà assuré sa gloire et qui, par définition, joint et relie (lat. *religare*), pourrait lui offrir la solidité nécessaire pour traverser cette crise ? Seule la religion permet de continuer à être moderne, grâce au retour aux sources. Elle seule permet à une vieille civilisation endormie de se revivifier et de soutenir le choc des autres grandes cultures. Dans le contexte actuel, l'islam est l'unique croyance qui soit en position de « prendre le pouvoir ». Il s'est donc imposé à l'auteur comme le seul ressort narratif valable.

L'homme qui convainc François de se convertir est Rediger, le nouveau directeur de la Sorbonne, dépeint comme admirable, fin, intelligent. Il demeure dans un immeuble qu'a habité Jean Paulhan. Quel bonheur pour lui, dit-il, de vivre dans la maison où Dominique Aury, maîtresse de Paulhan, a écrit *Histoire d'O*. Cette œuvre érotique acquiert une valeur symbolique dans le cadre du roman, renvoyant à l'un de ses thèmes majeurs. Rediger déclare : « Il y a pour moi un rapport entre l'absolue soumission de la femme à l'homme, telle que la décrit *Histoire d'O*, et la soumission de l'homme à Dieu, telle que l'envisage l'islam. » *Histoire d'O* est un roman existentialiste où le corset et les chaînes représentent la tentative désespérée de donner un sens à sa vie. De même, Houellebecq propose l'obéissance aveugle à la religion comme notre planche de salut. Reste à savoir s'il faut entendre le titre de son livre comme un mot d'ordre ou comme une mise en garde. Et l'auteur, en bon romancier, prend soin de ne nous offrir aucune piste de réponse et de nous laisser à notre perplexité. ■

SOUSSION
Michel Houellebecq
Flammarion, 2015, 300 p.